

LA FEMME  
À DROITE  
SUR LA PHOTO

## Du même auteur

### La Ronde des innocents

*Les Nouveaux Auteurs, 2010*  
et « Points Thriller », n° P2627

### Les Cendres froides

*Les Nouveaux Auteurs, 2011*  
et « Points Thriller », n° P2830

### Le Murmure de l'Ogre

*Seuil, 2012*  
et « Points Thriller », n° P3143

### Sans faille

*Seuil, 2014*  
et « Points Thriller », n° P4000

### Une vraie famille

*Seuil, 2015*  
et « Points Thriller », n° P4333

*VALENTIN MUSSO*

LA FEMME  
À DROITE  
SUR LA PHOTO

roman

*ÉDITIONS DU SEUIL*  
*25, bd Romain-Rolland, Paris XIV<sup>e</sup>*

ISBN 978-2-02-133313-8

© ÉDITIONS DU SEUIL, MARS 2017

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

[www.seuil.com](http://www.seuil.com)

*À mon frère Julien*



## Prologue

*Samedi 24 janvier 1959*

*Quartier de Silver Lake, Los Angeles*

Quand elle ouvre la porte, la lumière du jour l'aveugle. Elle place une main en visière au-dessus de ses yeux, qui portent les stigmates d'une nuit sans sommeil. Le maquillage qu'elle a appliqué sur son visage dissimule mal ses traits tirés. Son esprit n'est plus qu'un marécage opaque et le ciel bleu sur la ville de Los Angeles lui semblerait presque une anomalie.

Elle referme la porte derrière elle, s'arrête un instant sur le peron, le temps d'attraper la paire de lunettes de soleil dans son sac. Elle rajuste son pill box sur sa tête puis descend les trois marches qui la séparent de l'allée.

Elle tourne la tête du côté de la haie clairesmée qui borde la propriété. Dans la maison voisine, à une fenêtre du rez-de-chaussée, elle discerne la silhouette immobile. Elle s'attendait à la voir. Vera Anderson... Toujours aux aguets, toujours à l'affût des moindres faits et gestes du voisinage – une distraction comme une autre pour combler le vide d'une existence monotone.

« L'actrice est sortie », dira-t-elle dans quelques secondes à son mari avec une pointe de jalousie ou de réprobation – Mme Anderson n'est pas du genre à aller au cinéma. « Ces starlettes d'Hollywood, toutes des dévergondées », doit-elle penser chaque fois

qu'elle la voit. Elle les imagine tous deux dans leur cuisine, elle à nettoyer un évier déjà rutilant, lui à lire les nouvelles du jour en buvant une énième tasse de café. Peut-être le mari a-t-il brièvement levé la tête de son journal pour l'apercevoir. Après tout, cette fille va bientôt devenir célèbre, elle fera un excellent sujet de conversation durant leurs ennuyeuses soirées entre amis...

Un discret geste de la main pour la saluer. Derrière la vitre, la femme y répond, mais un petit rictus méprisant a sans doute surgi au coin de ses lèvres.

Elle détourne le regard en remontant ses lunettes sur son nez. Cette paire de chaussures qu'elle n'a encore jamais portée lui fait mal et elle doit faire un effort pour marcher d'un pas naturel jusqu'au garage.

Elle s'installe dans la Chevrolet, s'empresse de démarrer le moteur. Elle sait au plus profond d'elle-même qu'il est encore temps de faire marche arrière et d'assumer ses erreurs. Une force obscure la retient ici. Une partie de son être demeure amarrée à cette maison dans laquelle elle aurait aimé passer le reste de sa vie. Tout est déjà joué pourtant, sa décision est prise depuis des heures.

Tandis que le véhicule regagne la rue, elle regarde pour la dernière fois la jolie façade et le jardin impeccablement entretenu. Elle descend la vitre et allume une cigarette – sa première de la journée. La bouffée qui pénètre dans ses poumons la rassérène durant quelques secondes, avant que l'angoisse et la peur ne reprennent le contrôle.

Elizabeth Badina ne verra jamais son nom ni son visage sur les murs de la ville. Elle ne sera jamais adulée par les foules silencieuses des salles de cinéma. Et le plus dur à supporter, c'est que ce nom même n'éveille plus aucun sentiment en elle.

Dans quelques minutes, elle redeviendra la fille insignifiante qu'elle a toujours été et qu'elle aurait dû rester.

Et sa vie, alors, ne sera plus qu'un cauchemar éveillé.

## PREMIÈRE PARTIE

Il n'est pas indispensable d'être fou pour faire du cinéma.  
Mais ça aide beaucoup.

Samuel Goldwyn



Tout commença par un simple coup de fil, le lendemain de mon quarantième anniversaire. Lorsque la sonnerie du téléphone retentit dans l'appartement, peu avant midi, le 26 août 1998, je gisais encore dans mon lit, un brin éméché. Je n'eus ni la force ni la présence d'esprit de décrocher et ce n'est qu'au milieu de l'après-midi que je découvris sur mon répondeur le message qui allait bouleverser ma vie.

J'étais rentré chez moi à l'aube. Mon agent et ami, Cuthbert St-Louis, avait organisé la veille une fête surprise en mon honneur. Toutefois, comme il savait que je détestais les surprises et encore plus les anniversaires, il avait cru bon de me mettre dans la confidence et de me faire répéter mon arrivée.

« Sois un peu en retard, ça sera plus crédible. Et par pitié, David, ne fais pas ta drôle de tête !

– Quelle drôle de tête ?

– Tu sais bien... Celle qui donne à tout le monde l'impression que tu as quelque chose à te reprocher. (Il avait mimé une grimace contrite.) On dirait Nixon en train de se faire tirer les vers du nez par David Frost ! »

J'avais demandé au taxi de me déposer dans l'Upper East Side, à trois rues de l'appartement de Cuthbert, pour marcher un peu et me laisser le temps de me conditionner psychologiquement. Comme il

me l'avait expliqué, j'étais censé venir dîner chez lui en compagnie de quelques amis pour une soirée informelle. J'arrivai donc en tenue décontractée, l'air dégagé, avec une bouteille Ridge Vineyards Monte Bello à 200 dollars – Cuthbert n'étant satisfait que lorsque j'apportais du vin californien.

En franchissant la porte, je dus feindre la surprise quand une trentaine de convives entonna « *Happy Birthday...!* » dans des trilles désagréables, sans pouvoir chasser de mon esprit l'image de Richard Nixon qui, enfoncé dans un fauteuil beigeasse trop bas pour lui, déclarait à la caméra : « J'ai commis des erreurs, quelquefois horribles et indignes d'un président... »

Au milieu de la chorale réjouie, j'aperçus notre hôte, un verre à la main. Il levait discrètement le pouce dans ma direction pour me faire comprendre que je jouais mon rôle à merveille. Ou peut-être voulait-il simplement me faire plaisir. À une époque pas si lointaine, rien ne me grisait davantage que de me retrouver l'objet de toute l'attention, de goûter à la satisfaction d'être quelqu'un d'important, dont la simple apparition est capable de changer le centre de gravité d'une pièce. Ce soir-là, je n'éprouvais que de la gêne et le sentiment désagréable d'être un usurpateur qui s'étonne encore qu'on lui témoigne tant d'égards. Sans me laisser le temps de placer un mot, Cuthbert me donna une tape virile dans le dos en prenant ma bouteille.

– Joyeux anniversaire, mon grand ! Hmm... excellent choix !

Je subis sans broncher les remarques convenues et peu amusantes de quelques invités sur le grand saut dans la quarantaine et les ravages inexorables du temps. 40 ans... Lorsqu'il m'arrivait de penser à mon âge, c'est-à-dire de plus en plus souvent, je prenais conscience d'avoir déjà vécu la moitié de ma vie sans rien avoir accompli d'extraordinaire – je songeais que Mozart était mort à 35 ans en laissant derrière lui la bagatelle de six cent vingt-six œuvres (j'avais poussé le vice jusqu'à vérifier un jour l'information dans le catalogue Köchel). Cuthbert, lui, avait franchi la barre fatidique des 50 ans, mais son optimisme inébranlable paraissait le

mettre à l'abri du temps. Même le pontage coronarien qu'il avait subi deux ans plus tôt n'y avait rien changé. Il buvait trop, fumait trop, avait depuis longtemps dépassé la limite de surcharge pondérale, ce qui ne l'empêchait visiblement pas de se sentir épanoui et dans la force de l'âge : selon ses propres dires, il plaisait encore davantage aux femmes à mesure que ses cheveux grisonnaient et qu'il prenait du ventre. On aurait pu croire à de la forfanterie, mais j'étais toujours médusé par le pouvoir d'attraction qu'il exerçait sur la gent féminine, même lorsque celle-ci ignorait le montant de son compte en banque.

Par sa taille, l'appartement de Cuthbert était indécent. Il comprenait six chambres, trois salles de bains, une salle de billard, un bureau dans lequel il ne mettait jamais les pieds, et un salon deux fois plus grand que la surface moyenne de n'importe quel logement new-yorkais. Quoique son boulot d'agent lui rapportât gros, il devait l'essentiel de sa fortune à l'héritage de son père, un richissime industriel de Chicago qui avait fait une brève carrière chez les républicains dans les années 80, avant qu'une aventure avec une strip-teaseuse en âge d'être sa fille ne le pousse à la démission. Et au divorce...

Je cherchai du regard des têtes familières. Le plus bizarre dans cette fête (*ma* fête), c'était que je n'y connaissais presque personne. J'avais l'impression d'être un gosse qui débarque dans une nouvelle école et se retrouve tout penaud dans la cour de récréation. Je n'avais jamais vraiment cru à l'adage qui veut que les amis de mes amis soient mes amis. Les trois quarts des personnes présentes dans l'appartement auraient pu disparaître de la surface de la terre que cela ne m'aurait fait ni chaud ni froid. Comme je passais poliment de groupe en groupe, Cuthbert fit les présentations sans avoir l'air d'y toucher : « Tu te souviens de... », « Vous vous connaissez, bien sûr... » J'appris qu'il y avait là une créatrice de mode qui vendait dans sa boutique du Time Warner Center des vêtements confectionnés à partir de « déchets recyclés », le saxophoniste d'un groupe de jazz *underground* qui venait de se produire au Carnegie Hall

avec une formation classique de cinquante musiciens, ainsi qu'un écrivain surdoué de 22 ans qui s'apprêtait à sortir chez Knopf « l'un des romans les plus inventifs et conceptuels de ces dix dernières années » – nous ne parlions pas ensemble depuis trente secondes qu'il dissertait déjà sur la littérature autoréflexive et m'expliquait avoir voulu écrire « une version résolument postmoderne de *Vie et Opinions de Tristram Shandy* ».

Abby était arrivée entre-temps. C'est elle qui m'arracha aux griffes de la réincarnation de Laurence Sterne. Elle portait une robe en twill noir très élégante qui laissait discrètement apparaître ses épaules mordorées sous un fin voile de mousseline. Objectivement, Abby était de loin la plus belle fille de la soirée. Quand je la croisais du regard alors que j'avais déjà bu deux ou trois verres, il m'arrivait d'oublier que nous partagions lit et salle de bains – occasionnellement, certes, car, malgré ses allusions répétées, je parvenais encore à la persuader de conserver son adorable duplex dans SoHo – et pendant une fraction de seconde je crois que j'aurais été capable de l'aborder pour chercher à la draguer.

Elle m'entraîna avec elle en me déposant un baiser sur les lèvres, puis désigna les gens autour de nous.

– Alors, surpris ?

– Très drôle. J'ai failli en lâcher ma bouteille de vin.

– Je regrette d'avoir loupé ça. J'aurais tellement aimé voir ta tête !

Elle accompagna ses paroles d'un petit pincement de joue, le genre de gestes qu'elle faisait quand elle voulait me mettre en rogne.

– Tu es passée chez toi ?

– Non, l'avion avait du retard. J'ai même dû me changer dans les toilettes de l'aéroport... Ç'a été la croix et la bannière ! Heureusement que Meryl était là pour m'aider. J'ai laissé mes valises dans l'entrée.

Grosso modo, Meryl jouait dans la vie d'Abby le même rôle que Cuthbert dans la mienne.

– C’est gentil de la part de Cuthbert d’avoir organisé tout ça, fit-elle en embrassant le salon du regard.

Je baissai la voix.

– Dis, est-ce que tu as la moindre idée de qui sont tous ces gens ?

– Non, mais ça va être marrant de faire connaissance...

Abby était capable de se fondre dans à peu près n’importe quel milieu et de nouer en quelques secondes des relations en apparence amicales avec des gens qu’elle ne connaissait ni d’Ève ni d’Adam, ce qui n’était pas vraiment mon cas.

– Alors, c’était comment Miami ?

– Chaud et humide, pour changer.

– C’est tout ?

– On n’a pas arrêté ! De l’aéroport à l’hôtel, de l’hôtel au studio... Tu ne peux pas savoir comme j’avais hâte de rentrer. Et dire que je repars dans deux jours...

Abby revenait d’une séance photos en Floride pour une célèbre marque de cosmétiques. Même au faite de ma fugace célébrité, j’avais toujours eu l’avantage de pouvoir me promener tranquillement dans la rue sans que personne m’aborde. Je suppose que les trois quarts de l’humanité connaissent le visage de Brad Pitt ou d’Angelina Jolie, mais je doute que même un pour cent de la population soit capable de citer le nom d’un seul scénariste d’Hollywood, eût-il des centaines de millions de recettes à son actif. Cet avantage, Abby l’avait perdu depuis longtemps. Quand nous étions ensemble, je sentais en permanence le regard des gens posé sur nous, ou plutôt sur elle – mais cela avait fini par ne plus faire de différence. Elle était toujours disponible, posait volontiers pour quelques « photos souvenirs », échangeait des paroles aimables avec de parfaits inconnus, mais avait le don d’intimider suffisamment les gens pour les tenir à une distance raisonnable. En public, j’étais souvent mal à l’aise en sa compagnie : je ne pouvais m’empêcher de penser que je constituais le maillon faible de notre couple. Dans la rue, au restaurant, dans les soirées, j’imaginai toujours les quidams se demander avec un brin d’effarement : « Mais qui est ce

type au bras d'Abby Williams ? » Sa vie avait fini par lui échapper. On pouvait lire ses mensurations dans la plupart des magazines féminins. Sa notoriété avait grandi après quelques apparitions dans des séries à la mode que je n'avais jamais regardées. Elle avait fait la couverture de *Vogue*, à moins que ce ne soit celle de *Vanity Fair*. Au début de l'année, elle était passée au *Larry King Live* – une prestation très remarquée que Larry, sous les applaudissements enthousiastes du public, avait conclu par un inoubliable : « Vous êtes aussi drôle que belle ! » Abby savait donner ce que l'on attendait d'elle. Elle voyageait beaucoup, avait édité deux ou trois cassettes de remise en forme et participait comme ses semblables à des actions humanitaires et caritatives avec un professionnalisme jamais pris en défaut.

Mais cette vie n'était pour elle qu'une façade. Abby aimait lire Virginia Woolf et James Joyce – elle était la seule personne que je connaissais à être arrivée au bout de *Finnegans Wake* –, rêvait de monter sur les planches pour jouer du Tennessee Williams et possédait une intelligence largement supérieure à la mienne – pour passer le temps, nous avons fait un jour un test de QI et elle m'avait battu à plates coutures sans en tirer d'orgueil particulier. Elle me disait souvent qu'elle ne ferait pas de vieux os dans ce métier et qu'elle se retirerait un jour dans un ranch du Montana pour vivre au milieu des chevaux. Cette idée saugrenue lui était venue quelques mois auparavant après qu'elle m'eut traîné deux fois au cinéma voir le dernier film de Robert Redford.

– Tu veux un verre ?

– Pas pour le moment. Je rêverais plutôt d'une cigarette... mais je n'en ai pas sur moi.

– Demande à Pamela.

– Qui ça ?

– Pamela je-ne-sais-plus-comment. C'est la créatrice, là-bas, avec laquelle je parlais... enfin, qui soliloquait plutôt. Voilà bien dix minutes qu'elle triture une clope entre ses doigts sans l'allumer. Une fumeuse repentie, sans doute.

Abby s'approcha de moi et m'embrassa à nouveau, sur la joue cette fois.

– On rentre ensemble ce soir ?

Elle excellait à donner une intonation légère et détachée à des questions dont la réponse, elle le savait, n'allait pas de soi pour moi.

– Bien sûr qu'on rentre ensemble ! répondis-je avec un peu trop d'enthousiasme.

Il y eut un silence embarrassant que je m'empressai de briser :

– Chapeau rouge, robe très échancrée, maquillage sorti tout droit d'une peinture fauve...

Elle me jeta un regard perdu.

– Pamela. 15° Nord.

Abby balaya l'air d'un geste de la main puis s'éloigna en riant. Je n'eus même pas le temps d'atteindre le bar que Cuthbert m'interceptait en me tendant un verre de scotch.

– Tu as bien fait de ne pas mettre de cravate. Ça te donne un air plus décontracté.

– Je ne porte jamais de cravate !

– C'est bien ce que je dis : ça te va bien mieux.

Vu le nombre de whiskys qu'il avait déjà dû ingurgiter, je n'étais même pas sûr qu'il s'agisse d'une plaisanterie.

– Tu as vraiment tiré le gros lot, ajouta-t-il.

– De quoi est-ce que tu parles ?

Il me lança un regard de biais.

– À ton avis ? En plus d'être indécemment belle et friquée, cette fille est adorable.

J'avais la pénible impression d'entendre Larry King. Ne manquaient plus que les rires et les applaudissements en bruit de fond.

– Pourquoi est-ce que tu me dis ça ? Tu crois que je ne le sais pas ?

Nouvelle lippée d'alcool.

– Ouais... Eh bien, mon grand, tu ferais mieux de ne pas trop l'oublier ! J'ai foiré tous mes mariages et je ne suis certainement

pas le dernier à devoir être blâmé, mais je me dis que si j'étais tombé sur une fille comme elle j'aurais fait davantage d'efforts.

Il ne se passait en général pas un mois sans que Cuthbert ne me fasse la morale au sujet d'Abby. Cela pouvait être de vagues allusions au détour d'une phrase ou un long sermon digne d'un pasteur luthérien. Que me reprochait-il, en somme ? Certainement la même chose que je me reprochais moi-même. Je connaissais Abby depuis plus d'un an mais notre relation semblait ne pas avoir évolué d'un pouce. Nous vivions chacun de notre côté, sans subir les contraintes de la vie quotidienne qui érodent la plupart des couples. Quand nous étions séparés à cause du travail, Abby me manquait, mais je savais aussi que ces périodes de solitude m'étaient nécessaires. Même si cette relation à distance offrait des avantages, il était évident qu'Abby avait besoin de plus, sans que je sache vraiment ce que ce « plus » signifiait. À moins que je n'aie simplement pas trop envie de le savoir.

– Bon, laissons le passé où il est. Tu as eu le temps de jeter un coup d'œil au scénar ?

Si je m'attendais à ce que Cuthbert aborde le sujet, je ne pensais pas qu'il le ferait aussi vite. Il profitait sans doute de ses derniers instants de vraie lucidité pour tenir une conversation constructive.

– Intéressant, dis-je en hochant la tête et en prenant un air concentré. Très intéressant...

Je ne l'avais bien évidemment pas lu. Tout juste avais-je survolé la note qui l'accompagnait et feuilleté trois pages avant de le remettre dans le tréfonds d'un tiroir de mon bureau. Pour le peu que j'en savais, l'histoire tournait autour de quatre *teenagers* qui, partis en week-end dans le Vermont dans une splendide maison de vacances familiale, étaient pris pour cible par un tueur masqué : le genre d'histoire inepte que tout scénariste à peu près sain d'esprit n'oserait signer que sous le nom d'Allan Smithee. À l'époque, la mode de l'industrie du cinéma était aux *slashers* : des films à moyen budget capables d'engranger 10 millions de dollars de recettes lors de leur premier week-end, des œuvres aussi lucratives que stupides

qui draineraient des hordes d'adolescents boutonneux dans les salles obscures et donneraient peut-être lieu à des franchises. Un film au scénario identique était sorti sur les écrans l'été précédent mais son titre m'échappait.

– Et... ?

Je vidai cul sec mon verre pour me donner un peu de courage. L'alcool me laissa une impression de brûlure dans la gorge.

– Le tissage des scènes.

– Hum...

– Il faudrait travailler le contraste de proportions et de rythme. Trop de scènes qui n'apportent rien au développement de l'histoire.

C'était aux mots près le commentaire que je lui avais servi sur le précédent script qu'il m'avait proposé – et que je lui resservirais sur le prochain, si prochain il y avait –, mais il ne s'en rendit visiblement pas compte. Son ébriété latente avait parfois du bon. Il opina de tout son corps et je regardai ce qu'il restait du liquide ambré houer dangereusement jusqu'au rebord de son verre.

– Tu as un putain de flair ! C'est exactement ce que je me suis dit en le lisant : « Le tissage des scènes est complètement à revoir. » Bon, je t'accorde que l'histoire n'est pas très originale...

– Ah, tu trouves ?

– ... mais c'est tellement jouissif de voir ces têtes à claques se faire dézinguer à tour de rôle. Quand je regarde ces films, j'ai toujours l'impression de me retrouver au milieu d'une tragédie grecque : tu sais pertinemment que la moitié des types sur scène ne termineront pas la pièce, et c'est ce qui fait que tu prends ton pied. Une catharsis moderne, en fin de compte...

Je ne voyais pas trop où il voulait en venir, mais j'avais appris qu'il ne fallait jamais contredire Cuthbert lorsqu'il avait commencé à boire.

Quand, après quelques atermoiements de circonstance, j'entreprenais de retravailler ces scénarios, je relisais chaque matin la demi-page du *New York Times* qui trônait au-dessus de mon bureau dans un magnifique cadre en merisier : « DAVID BADINA, LE

NOUVEAU SURDOUÉ D'HOLLYWOOD ». Je connaissais par cœur l'article que le quotidien m'avait consacré cinq ans plus tôt et me le récitais à voix haute durant mes nombreux moments de déprime, dans une sorte d'élan masochiste. « La grande force de ce scénario, c'est de refuser constamment les effets usés du genre fantastique, de se dispenser des scènes d'action et des passages ouvertement horribles pour générer toute la puissance d'hypnose du cinéma. David Badina fait une entrée fracassante dans la cour des grands. » L'article, un brin ronflant mais plutôt bien troussé, était illustré par une photo en noir et blanc : en bras de chemise, le regard inspiré, j'étais assis dans un fauteuil derrière mon bureau et tenais à la main un scénario que je faisais semblant de corriger. Je crois bien me souvenir que j'avais imité pour cette séance la pose d'Arthur Miller sur un cliché des années 50.

*La Maison des silences* avait coûté 6 millions de dollars ; au bout d'un mois d'exploitation, le film en avait engrangé 90. Depuis, il s'était classé dans les dix films américains les plus rentables de tous les temps. Il m'avait rapporté une petite fortune : si le scénario m'avait été payé une bagatelle, j'avais eu la sagesse de négocier un énorme intéressement sur les recettes de ce projet auquel personne ne croyait. La somme m'avait permis d'acheter une maison à Los Angeles, mon appartement new-yorkais, une Aston Martin de collection qui n'avait été produite qu'à vingt exemplaires, et, accessoirement, elle m'avait procuré l'assurance de pouvoir mener un très agréable train de vie jusqu'à la fin de mes jours.

Après la sortie du film, j'étais passé par une phase d'intense euphorie. J'étais courtoisé, entouré, sollicité. Je sortais, rencontrais beaucoup de monde dans les soirées, enchaînais quelques relations sans lendemain, liais des amitiés sans conséquence et travaillais de moins en moins. Au terme d'années de galère, j'éprouvais un insatiable désir de jouir de mon heureuse fortune, sans doute déjà conscient que celle-ci ne durerait pas – j'avais un jour lu chez Freud que le désir de succès entraînait une puissante culpabilité qui ne pouvait disparaître qu'avec sa mise en échec. Par pure arrogance,

RÉALISATION : IGS-CP À L'ISLE-D'ESPAGNAC  
IMPRESSION : CPI FRANCE  
DÉPÔT LÉGAL : MARS 2017, N<sup>o</sup> 133313 (00000)  
*Imprimé en France*

